

Le prolétaire

bimensuel

parti communiste international (programme communiste)

Ce qui distingue notre Parti

La revendication de la ligne qui va du "Manifeste communiste" à la révolution d'Octobre et à la fondation de l'Internationale communiste; la lutte contre la dégénérescence de Moscou, le refus des Fronts populaires et des blocs de la Résistance; la tâche difficile de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaires, en liaison avec la classe ouvrière, contre la politique personnelle et parlementariste.

11^{me} ANNEE — N° 149

LE NUMERO :

Du 30 Avril au 13 Mai 1973

0,80 F

Pour la reconstitution de l'armée mondiale de la révolution communiste !

Camarades, prolétaires !

Pendant de longues années, à partir de 1889, la journée du 1er mai fut inscrite dans la grande tradition de la lutte prolétarienne. Par des grèves et des manifestations où participaient les ouvriers du monde entier, le 1er mai rouge représentait tout à la fois l'ardente commémoration des nombreux martyrs de la répression bourgeoise, et l'expression d'une ferme résistance à l'exploitation. Sous le pli du drapeau rouge du sang versé et encore à verser par les prolétaires, brandit

contre tous les oripeaux bariolés des nations bourgeoises, était lancé un défi viril à la classe capitaliste, était proclamée l'identité des intérêts de tous les exploités par dessus toutes les limites d'usines, de catégorie et par dessus toutes les frontières, était manifestée la volonté inébranlable d'en finir une fois pour toutes avec l'inféctée société de la marchandise, de l'argent, du profit, de l'esclavage matériel, bref avec le capitalisme.

déclarés ou non. C'est sous le feu convergent de ces trois forces que la glorieuse Internationale de Lénine a du plier, perdant finalement le contrôle du bastion avancé de la révolution, l'Etat prolétarien de Russie qui passait ainsi dans les mains de la conservation sociale et parvenait à faire de l'Internationale en décomposition son agence diplomatique.

Depuis, les héritiers des partis démocratiques d'hier, dont l'influence complète sur la classe prolétarienne a accompagné l'écrasement et la dispersion des rangs ouvriers, vous invitent, par des marches tranquilles et des processions pieuses, à prier le 1er mai pour la paix dans le monde et pour la paix entre les classes, à rêver de l'égalité entre les nations, à chanter les louanges de la démocratie et des réformes,

bref, à fêter le travail salarié, à applaudir à la perpétuation de votre esclavage, avec la bénédiction de toutes les églises du monde et l'autorisation des gouvernements, au plus grand soulagement de la bourgeoisie qui pense avoir chassé pour toujours le spectre des 1er mai rouges et du communisme.

Mais si les forces de la contre-révolution ont repoussé l'assaut de la vague sociale d'émancipation prolétarienne, ont blessé et démembré le corps du prolétariat et mis à genoux la Révolution, elle ne peuvent la tuer. La Révolution devra se relever nécessairement dans les formidables secousses et les cataclysmes que le capitalisme suscite ; et aucune force ne pourra l'empêcher de tirer des leçons de ses défaites d'hier les conditions de la victoire de demain.

rienne d'une part, et la dictature ouverte ou masquée de la bourgeoisie de l'autre, il ne saurait y avoir de troisième voie qui aurait le nom de "voie nationale et pacifique au socialisme."

De longues années d'expansion effrénée de la production capitaliste sont là pour nier que le sort matériel du prolétariat soit lié à celui de l'économie bourgeoise et qu'entre la résistance collective du prolétariat au capital d'un côté et l'oppression sociale renforcée de l'autre, avec son cortège grossissant d'exploitation et de chômage, d'abrutissement et de migrations ou de déportation, de misère et d'insécurité, de despotisme dans l'usine et dans toute la vie sociale, il n'existe pas de voie intermédiaire où pourraient être mariées, comme le prétendent les opportunistes, la défense des économies nationales et la défense de la classe ouvrière.

Camarades, prolétaires !

Cette volonté prolétarienne qu'exprimaient les 1er mai rouges déboucha dans la puissante vague révolutionnaire mondiale du 1er après-guerre et dans l'Octobre Rouge. Sous la direction du Parti bolchévik, la révolution communiste balaya en Russie toutes les forces que la vieille société lui oppose inévitablement : le Parti bolchévik prit la tête de l'insurrection armée et de la dictature prolétarienne, huit mois seulement après l'avènement de la « République la plus démocratique du monde », qui était soutenue les armes à la main par les partis prétendant guider l'émancipation prolétarienne dans le cadre national de l'Etat démocratique et parlementaire par le moyen des réformes. Le mouvement communiste proclama ouvertement que ses objectifs ne pouvaient être atteints que par la guerre civile à l'intérieur contre les classes dominantes, la guerre révolutionnaire internationale du prolétariat organisé en Armée Rouge, et la « guerre sainte » des peuples opprimés de l'Orient dressés en armes contre la domination mondiale de l'impérialisme. Et il rassembla sous le drapeau du Parti mondial uni-

que l'Internationale Communiste les bataillons ouvriers de tous les pays pour une lutte sans merci et sans trêve contre toutes les lignes de défense de la domination capitaliste qui non seulement rencontrait des partisans acharnés dans tous les partis soi-disant "ouvriers" s'imaginant cacher leur collusion avec le capitalisme, dans les tranchées de la boucherie impérialiste, le maintien de l'oppression des peuples coloniaux et des petites nations, dans la répression ouverte du prolétariat révolutionnaire, sous le masque de la défense des principes abstraits et prétendument éternels de la bourgeoisie : Nation, Patrie, Paix, Démocratie, Egalité, etc. ; mais également trouvait une aide précieuse, directe ou indirecte, dans tous les partis sans exception qui prétendaient marier la réforme avec la révolution, la démocratie avec le communisme, l'autonomie et le fédéralisme avec la centralisation et la dictature. Le rôle de ces partis était d'autant plus efficace pour paralyser l'énergie révolutionnaire du prolétariat que leur influence en son sein faisait plus de ravages.

Camarades, prolétaires !

Quarante cinq ans de domination incontestée de la bourgeoisie sont là pour prouver que le capitalisme n'est pas à réformer mais à détruire !

Une deuxième guerre impérialiste, menée au nom de la "patrie" et de la démocratie, suivie d'une "paix" accablante où l'aggravation des antagonismes entre les Etats trouve son expression dans le renforcement toujours croissant du militarisme sont là pour démontrer une fois de plus qu'entre la dictature du capital et ses alternatives de guerre impérialiste et de paix entre les guerres baptisée "coexistence pacifique" d'une part, et la dictature du prolétariat naissant de la guerre civile révolutionnaire d'autre part, il n'y a pas de troisième voie.

L'étouffante paix impérialiste et le renforcement de l'oppression nationale et étatique à tous les niveaux, d'interminables guerres coloniales sont là pour démentir qu'entre l'oppression impérialiste grandissante et la guerre révolutionnaire du prolétariat mondial se portant à la tête des peuples opprimés par l'impérialisme, il existerait une troisième possibilité qui s'appellerait "égalité entre les nations".

De longues et pénibles décen-

nies de démocratie sont là pour infirmer que le parlementarisme soit autre chose qu'un pilier de la conservation sociale, un simple paravent de l'oppression exercée par la machine despotique de l'Etat ; pour confirmer que les réformes, loin de représenter des "conquêtes prolétariennes", ne sont que des replâtrages du capitalisme et que si des avantages momentanés peuvent être accordés à certaines couches ouvrières par les grasses bourgeoisies impérialistes, ils sont destinés à se volatiliser à la moindre crise, mais ont pour fonction véritable de désarmer politiquement le prolétariat devant ces mêmes crises ; pour démontrer donc qu'entre l'insurrection, la dictature et la terreur prolé-

L'éparpillement et la dispersion actuelles du prolétariat, vantés au nom des intérêts de catégorie, d'entreprise ou pire, d'atelier, par les opportunistes, sont là pour démontrer qu'entre la lutte contre le capital sur les objectifs communs à la classe ouvrière dans son ensemble et l'impuissance à défendre même les intérêts immédiats et contingents les plus pressants des prolétaires, il n'existe pas de degré intermédiaire, et pour confirmer encore une fois que le vrai résultat de la lutte ouvrière est moins dans le succès immédiat que dans l'union grandissante des travailleurs pour leur émancipation du joug du capital.

Camarades, prolétaires !

Dans cette guerre internationale où étaient aux prises des forces sociales gigantesques, la Révolution communiste a succombé les armes à la main, à Berlin comme à Budapest, à Rome comme à Munich, à

Shanghai comme à Barcelone, sous les coups conjugués et complices des armées de l'impérialisme, des gardes blanches et des partis démocratiques, soi-disant "ouvriers", réformistes déclarés ou non, anarchistes

De longues et pénibles décen-

Camarades, prolétaires !

Contre la domination du capitalisme mondial, et face aux puissantes forteresses que la bourgeoisie a pu édifier pour la défense de sa société esclavagiste, il n'existe d'autre voie libératrice que la reconstitution de la force révolutionnaire internationale centralisée d'une classe ouvrière qui s'est juré la mort violente du capitalisme.

La reconstitution de l'armée internationale de la révolution communiste sera longue et difficile. La renaissance du Parti Communiste Mondial qui devra en être à la fois l'expression et l'organe centralisateur et dirigeant à travers la guerre sociale qui aura le monde entier pour champ de bataille et trouvera son énergie dans le déchaînement inévitable des tempêtes de toutes sortes provoquées par le capitalisme lui-même, suppose la lutte sans merci contre les appels contre-révolutionnaires du pacifisme et du réformisme, du chauvinisme et du fédéralisme, du démocratisme sous toutes ses formes, proférés par les partis

liés au Vatican comme à La Mecque, à Moscou comme à Pékin aussi bien que par ceux qui se proclament trotskistes ou se réclament ouvertement ou non de l'anarchisme, suppose l'effort persévérant pour subordonner tous les intérêts partiels et particuliers aux intérêts collectifs de la lutte commune du prolétariat mondial contre le capitalisme.

C'est dans ce combat résolu que pourra être retrouvée la glorieuse tradition aujourd'hui interrompue des 1er Mai rouges, renoué le fil rouge aujourd'hui rompu de la lutte émancipatrice du prolétariat qui n'a, dans la Révolution, rien à perdre que ses chaînes, mais un monde à gagner !

POUR LE PARTI UNIQUE MONDIAL !

POUR LA REVOLUTION ET LA DICTATURE PROLETARIENNE !

POUR LE COMMUNISME !

PARTI COMMUNISTE INTERNATIONAL 1er MAI 1973.

"Actions armées et conscience de classe" : L. O. tire, de prémisses justes, des conclusions fausses

La renaissance du terrorisme individuel attentats de "Septembre Noir", de l'IRA, etc.) a reçu publiquement l'adhésion au moins théorique de plusieurs groupes "extrémistes", qui se rattachent pourtant, de nom et dans leurs déclarations de principe, à la doctrine marxiste. Que des gens comme les membres du groupe Baader-Meinhof, anarchistes déclarés, soutiennent la "propagande par les faits" n'a rien d'extraordinaire. Que certains mouvements national-démocratiques comptent sur le "réveil de l'opinion publique" est aussi tout à fait naturel,

bien que cette dernière, euphémisme pour le "sens commun" prédominant, déterminé par l'idéologie dominante qui est évidemment celle de la classe dominante, réagisse régulièrement par l'hystérie du phillistin attaché à ses pantoufles, à sa tisanne et à sa télévision du soir...

Il est en revanche inadmissible que des gens qui se réclament du marxisme, comme les trotskystes du Secrétariat Unifié (tendance Mandel - Franck - Maitan) parlent de "tendances marxistes" dans l'ETA basque, dans l'IRA, et en arrivent à in-

clure dans leur prétendue IV^e Internationale l'ERP-ERT qui proclame sa volonté de "vivre ou mourir pour l'Argentine". Ceci démontre seulement que ces éléments, comme on l'a bien vu à propos du FLN algérien, du FNL vietnamien, du castrisme ou surtout du guevarisme, en sont arrivés au point de ne plus savoir distinguer entre mouvement communiste et mouvement démocratique (nationaliste - révolutionnaire), poussés à cela, bien sûr, par la théorie de la révolution permanente à la Trotsky, selon la-

(Suite page 4)

REUNION PUBLIQUE A PARIS

VENDREDI 18 MAI, à 20 heures 30

SALLE LANCERY, 10, rue de Lancry - PARIS (10^e)

(Métro République)

BOURGEOISIE, SOCIAL-IMPERIALISME ET IMMIGRATION

LE CHOMAGE, condition constante et nécessaire du mode de production et de l'oppression capitalistes

CHOMAGE ABSOLU ET PRODUCTION INDUSTRIELLE DANS LES PRINCIPAUX PAYS DEPUIS 1965																			
Années	U.S.A.			JAPON			ALLEMAGNE			G ^{re} BRETAGNE			FRANCE (1)		ITALIE			CEE	Années
	a	b	c	a	b	c	a	b	c	a	b	c	a	c	a	b	c	a	
1965	3366	4,5	117	390	0,8	120	139	0,6	116	360	1,5	111	142,1	109	721	3,6	106	1084	1965
66	2875	3,8	128	440	0,9	136	154	0,7	117	391	1,6	113	147,7	116	769	3,9	118	1070	66
67	2975	3,8	131	630	1,2	162	445	2,1	114	599	2,5	113	196,0	120	689	3,5	128	1494	67
68	2817	3,6	138	590	1,2	190	314	1,6	128	601	2,5	120	253,8	125	694	3,5	136	1437	68
69	2831	3,5	145	570	1,1	222	173	0,8	144	597	2,5	123	222,9	142	663	3,4	140	1197	69
70	4088	4,9	139	593	1,2	258	144	0,7	154	640	2,7	124	262,1	152	616	3,1	150	1140	70
71	4993	6,0	139	639	1,2	270	178	0,8	157	849	3,6	126	338,2	160	613	3,1	146	1262	71
1972																			1972
avr.	4697	5,5	148	780	1,5	286	219		158	1005	4,3	128	319,6	178	623	3,3	144	1346	avr.
mai	4344	5,1	148	640	1,3	282	198		162	902	3,9	131	352,2	176					mai
juin	5426	6,2	152	650	1,2	297	182	0,9	166	834	3,6	132	333,8	179					juin
juil.	5173	5,8	142	690	1,2	300				868	3,7	119	337,9						juil.
août	4857	5,5	150							930	4,0		355,5	109					août
sept.	4658	5,4	155																sept.

Colonne a : chômeurs (en milliers)

" b : % de la main-d'œuvre en chômage.

" c : indice de la production industrielle (base: 1963 = 100)

1) Le % de la main-d'œuvre en chômage n'est pas connu.

(Le début de cette étude a paru dans les numéros 146, 147 et 148 du "Prolétaire")

A la suite des considérations théoriques générales que nous avons développées dans les articles précédents (Le Prolétaire, n° 146 et 147), nous publions ci-dessous un tableau sur le chômage absolu et le pourcentage de chômage, par rapport à la production industrielle dans les principaux pays depuis 1965. Les chiffres de la colonne a indiquent le nombre de chômeurs (en milliers), ceux de la colonne b, le pourcentage des chômeurs par rapport au total de la force de travail, et ceux de la colonne c les indices de la production industrielle (base 100 = 1963). Pour ce qui est de la CEE, les chiffres ne portent que sur les six pays qui composaient le Marché Commun à l'origine (France, RFA, Italie, Belgique, Pays-Bas et Luxembourg).

Nous reprenons donc la division de l'article en "thèses" numérotées (9 et 10).

9. Le chômage croît avec l'augmentation de la production industrielle : ce phénomène apparaît clairement dans le cas de la France, de la Grande-Bretagne, et surtout du Japon : le développement impétueux du capitalisme dans ce pays imprime un rythme accéléré à la mise à jour technologique et à la production de chômage fluctuant. En 1967 s'ouvre une période d'accroissement énorme de la production ; en même temps le chômage progresse très fortement, par suite de l'amélioration radicale de la productivité du travail. Les années suivantes, une partie des chômeurs retrouve un emploi, mais le niveau du chômage absolu et du pourcentage de chômeurs reste à peu près le même, car la masse du capital s'est renouvelée et elle procède maintenant à l'accumulation et à l'extension de la production avec de fortes augmentations quantitatives de la masse de travail.

Quant à l'Allemagne, le niveau du chômage est bas, mais les chiffres ne reflètent pas la situation réelle de ce pays, car, bien entendu, les statistiques ne tiennent aucun compte des travailleurs étrangers : les fluctuations de la demande de travail ne valent que pour les catégories les plus élevées, celles des travailleurs "indigènes". La classe ouvrière allemande ne peut pour autant se croire à l'abri derrière ses frères immigrés, comme le prouve la brusque montée du chômage au moment de la crise de 1967.

Aux U.S.A., après 1965, le chômage reste à peu près constant avec une légère tendance à la baisse : on est dans une phase correspondant à ce que Marx appelle "demande crois-

sante de force de travail qui accompagne l'accumulation du capital, la composition du capital restant identique" (Le Capital, 1, 3, chap. 23), c'est-à-dire sans augmentation substantielle de la productivité. A partir de 1970 la crise provoque un mouvement inverse : baisse dans la productivité et très fort accroissement du chômage. Cette phase récente se retrouve dans tous les autres pays.

Les chiffres pour l'Italie, tirés eux aussi des statistiques de l'O.N.U., ne sont pas crédibles : non seulement ils sont environ deux fois moins élevés que les chiffres fournis par la presse, mais la courbe de chômage en Italie suit un mouvement exactement inverse. Les deux sources "officielles" italiennes, l'I.S.T.A.T. (correspondant à l'I.N.S.E.E. pour la France) et le Ministère du Travail procèdent, l'un, sur la base de relevés par échantillons, l'autre, à partir des listes de placement : bien entendu, leurs chiffres respectifs sont différents, mais en plus ils ne correspondent pas, comme nous le disions, aux chiffres que donne la presse. Toutefois, nous avons, pour l'Italie aussi, cité les chiffres de l'O.N.U. (c'est-à-dire les chiffres officiels), parce qu'ils présentent une certaine homogénéité.

Il faut noter enfin que parmi les pays "socialistes" qui, évidemment, ne connaissent pas de chômage, la Pologne est le seul pays à fournir des chiffres officiels (d'ailleurs extravagants) et à admettre par là-même l'existence du chômage : faut-il en conclure qu'il s'agit de "camarades" tire-au-flanc ?

10. A l'Est comme à l'Ouest, le mythe du capitalisme pro-

ducteur de bien-être et de paradis artificiels pour les masses ouvrières ne repose que sur les bases fragiles d'une "science" mystificatrice et vendue, qui confirme toutefois malgré elle, de façon indirecte, la doctrine marxiste.

"L'armée industrielle de réserve est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale, le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accroissement, donc aussi la masse absolue du prolétariat et la force productive de son travail, sont plus considérables. Les mêmes causes qui développent la force expansive du capital amenant la mise en disponibilité de la force ouvrière, la réserve industrielle doit augmenter avec les ressorts de la richesse. La grandeur relative de l'armée industrielle de réserve s'accroît donc en même temps que les ressorts de la richesse. Mais plus cette armée de réserve grossit, comparativement à l'armée active du travail, plus grossit la surpopulation consolidée, excédent de population, dont la misère est inversement proportionnelle aux tourments de son travail. Plus s'accroît enfin cette couche des Lazare de la classe salariée, plus s'accroît aussi le paupérisme officiel. Voilà la loi absolue, générale, de l'accumulation capitaliste." (Le Capital, 1, 3, p. 87).

Le progrès et le développement de la production dans la société capitaliste se traduit donc par un asservissement toujours plus grand de la classe ouvrière aux conditions de tra-

vail, c'est-à-dire au capital. Le progrès continu dans la productivité du travail social (qui fait qu'une masse toujours plus importante de moyens de production peut être mise en mouvement grâce à une dépense de force humaine toujours moindre) n'entraîne pas une diminution de la peine et une libération réelle de l'individu lui permettant enfin de vivre et pas simplement de survivre. Au contraire ! Dans la société capitaliste, où ce n'est pas l'ouvrier qui emploie les instruments de travail, mais les instruments de travail qui emploient l'ouvrier, à l'augmentation de la productivité correspond une précarité toujours plus forte des conditions de vie du prolétariat.

"Plus le travail gagne en ressources et en puissance, plus il y a pression des travailleurs sur leurs moyens d'emploi, plus la condition d'existence du salarié, la vente de sa force, devient précaire."

Toutes les augmentations de la force productive sociale se transforment donc, dans le système capitaliste, en autant de chaînes de la domination et de l'exploitation de la classe ouvrière dans son ensemble, ainsi que des prolétaires pris séparément : elles mutilent l'ouvrier et l'avilissent, en faisant de lui un appendice de la machine, elles détruisent par l'intensité du travail le contenu même du travail, elles amoindrissent les capacités intellectuelles des travailleurs et déforment leurs

conditions de vie et de travail.

A tous les traitres de la cause communiste et aux marchands d'illusions qui parlent d'une amélioration progressive de la situation du prolétariat - les salaires ne sont-ils pas plus élevés qu'hier ? - dans la voie pacifique et démocratique des "réformes", nous répondrons par les mots de Marx : "(...) Quel que soit le taux des salaires, haut ou bas, la condition du travailleur doit empirer à mesure que le capital s'accumule. (...)

La loi, qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surpopulation relative, rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivalent Prométhée à son rocher. C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même." (Le Capital, 1, 3, p. 88)

C'est donc l'ensemble de la classe ouvrière, des chômeurs et des non-chômeurs, qui a pour tâche historique de détruire la société, absurde et opprimante, du capital et d'ouvrir la voie au communisme sans misère ni richesse qui seul verra naître et se développer la véritable espèce de l'homme social.

Lutte pour le progrès ou lutte contre l'exploitation ?

La lutte des ouvriers de l'usine JAEGER à Caen contre le salaire au rendement a, on s'en doute entraîné une diminution de la production et du profit. Voici comment la C.F.D.T. entend réagir à l'inévitable riposte patronale :

"On sait que la direction veut récupérer la partie du profit qui est ainsi perdue, mais nous ne voulons pas que les ouvriers en supportent le poids. Il y a une solution et pour nous c'est la seule : l'employeur peut compenser la perte de la production par l'amélioration des techniques et par un travail commun entre les bureaux de méthodes et d'études et les salariés." Le Monde du 3/4/73.

Donc l'exploitation des travailleurs ne serait pas due au mécanisme même du capital mais à l'insuffisance du progrès technique, à l'insuffisance du capitalisme !

Ce n'est pas tout : le délégué continue : "Il n'est pas question pour le syndicat de participer. Mais nous n'avons rien

contre les expériences dans la mesure où les ouvriers les acceptent, etc..."

Donc, si les prolétaires sont exploités, c'est qu'ils le veulent bien ! La C.F.D.T. ne "participe pas" mais appelle les ouvriers à participer ! Sa collaboration avec le capital ne se distingue donc que par son jésuitisme de celle de ses amis d'outre-atlantique, qui eux ne s'embarassent pas d'une telle casuistique : voici ce qu'on peut lire dans une revue américaine qui a évidemment peu de chose à voir avec le communisme, U.S. NEWS & WORLD REPORT du 16/4/73, sous le titre : "Quand les travailleurs et les patrons joignent leurs efforts pour améliorer la productivité" :

"Dans un nombre croissant d'industries, les travailleurs et leurs syndicats adoptent une nouvelle tactique visant à augmenter le rendement et à réduire les coûts... Le but de la campagne, soutenue par la Maison Blanche, est de rendre les produits américains plus compétitifs à l'étranger, et à

aider à combattre l'inflation ici, aux Etats-Unis (!)"

Il n'est pas bien difficile de prévoir que la renaissance du mouvement de classe du prolétariat devra passer des deux côtés de l'Atlantique, par dessus cette sale engeance !

SOUSCRIPTION

PERMANENTE 1973

LISTE N° 4

Paris janvier, 1.773,10 ; Strasbourg, 500 ; R. et R., 40 ; Christian, 15 ; Robert et Nicole, 100 ; Etoile, 50 ; François, 170 ; Christian, 26 ; R. et R., 40 ; Yves, 60 ; André, 5 ; Libertino, 7 ; Piccino, pour la presse, 100 ; J.-C., 4 ; Paris, février, 1.522,50 ; Vanda, en mémoire de Bruno Z., 70 ; Ferr. Argentine, 30 ; Paris, réunion publique, 183 ; sympathisants Paris, 20 ; Ancey, 12 ; pour la reconstruction de l'Internationale Communiste, 30.

Total liste N° 4 4.987,60 F

Total précédent 7.357,00 F

Total général 12.344,60 F

PERMANENCES DU PARTI

● A PARIS : 20, rue Jean-Bouton (12^e) - Métro Gare de Lyon - Escalier métallique au fond de la cour à gauche. Le samedi, de 15 h à 19 h et le dimanche, de 10 à 12 h.

● A MARSEILLE : Le samedi, de 14 h 30 à 17 h 30, au siège du « Prolétaire », 7, crs d'Estienne-d'Orves (4^e ét.)

HISTOIRE DE LA GAUCHE

Analysant le cycle historique ouvert en 1920, le rapporteur a tout d'abord noté qu'à cette date, la conjonction des "deux moitiés de socialisme" dont Lénine avait parlé au début de 1918 était encore lointaine. Il s'agissait d'une part, des prémisses politiques subjectives de la révolution, présentes en Russie du fait de la victoire bolchevique, et d'autre part des conditions économiques objectives existant en Europe centrale du fait du développement qu'avaient atteint les forces productives. Et si cette conjonction restait lointaine, c'est que, malgré la combativité dont les masses ouvrières faisaient preuve dans presque tous les pays du monde, la formation de partis communistes dignes de ce nom marquait un terrible retard. Aussi bien les bolcheviks que la Gauche italienne étaient conditionnés par ce cycle historique, les premiers pressés par la nécessité d'encadrer à l'échelle mondiale les forces manquant de maturité de partis encore largement liés aux traditions de la deuxième Internationale, et la seconde s'efforçant d'en sauver les possibilités révolutionnaires futures, mais ne pouvant pas ne pas s'associer à la tentative héroïque de la III^e Internationale, tentative d'ailleurs inséparable de la complète restauration des principes révolutionnaires et distorsionnaires originaux du communisme.

Le rapporteur s'est en particulier arrêté sur les processus difficile et contradictoire de constitution des sections du Comintern en Europe centrale. Il a montré comme les bolcheviks, qu'une tradition inflexible portait au maximum d'intransigeance dans la formulation et la défense des principes et dans leur application à la tactique et à l'organisation, "opérer chirurgicalement" c'est-à-dire avec une décision et une fermeté inflexible, afin de détacher des vieux socialistes les ailes acceptant sans réticence les thèses du II^e Congrès et ses "conditions d'admission" et prêtés à les appliquer sous leur forme la plus rigide et dans leur version la plus nette, là du moins où de telles ailes existaient. Mais il montra aussi comment ils subirent par contre (et il est difficile d'imaginer comment alors ils auraient pu l'éviter) la pression des courants du centre, qu'ils combattaient pourtant, si ce n'est de courants à moitié-droitières, là où une telle aile faisait défaut et là où elle ne resta pas fidèle à ses positions originelles.

Ce fait fut lui aussi le produit du retard dans la maturation des conditions subjectives de la révolution dans l'Occident super-capitaliste. Mais il prouva aussi que les longues

et terribles années de guerre civile pendant lesquelles les bolcheviks étaient restés isolés n'avaient nullement entamé l'intransigeance et le "dogmatisme" salutaire de Lénine et de Trotsky. Aujourd'hui, des "savants" venus longtemps après la bataille ont le front d'accuser la III^e Internationale d'"opportunisme" parce qu'elle a accepté en son sein des partis péniblement mis sur pied et comprenant de larges secteurs centristes, dans son effort désespéré de les discipliner en vue d'une reprise des luttes de classes dont l'issue révolutionnaire semblait alors proche. La vérité est que, sauf en Italie, les bolcheviks ne trouvèrent personne pour appuyer la politique de ferme intransigeance qui avait toujours été la leur, et ceci précisément au sein des courants aujourd'hui à la mode dans les cercles intellectuels dits de gauche. Ils furent donc contraints de "prendre ce qu'il y avait" ce qui était fort peu. Par contre ils reprurent fièrement et sans hésiter leur voie classique sitôt que, comme en Italie, ils purent, malgré des dissensions tactiques, s'appuyer sur une aile décidée à reprendre leur drapeau et à donner aux 21 conditions d'admission, l'acceptation la plus rigoureuse. En effet, c'est précisément la Gauche d'Italie, que les divers "historiens" opportunistes présentent comme réfractaire au bolchevisme qui, avant et après la scission de Livourne d'où naquit le Parti communiste d'Italie, imposa l'acceptation et la plus stricte application de ces 21 conditions célèbres, mais tant décriées ; c'est elle qui repoussa les exceptions commodes qui servirent aux Cachin et aux Däumig, aux Frossard ou aux Lévi à sauver in extremis le centrisme français ou allemands de gauche. En cela, l'Internationale fut sans réserve avec la Gauche et contre les sceptiques.

En France, le Comité pour l'adhésion à la III^e Internationale qui aurait dû procéder à une rigoureuse sélection des forces saines n'attendit pas le congrès de Tours pour s'aligner sur les positions des Cachin et des Frossard. Il demanda en effet l'absolution d'au moins une partie des centristes, revendiqua l'égalité entre parti et syndicat, invoqua des exceptions nationales pour adoucir ou retarder les ruptures nécessaires et enfin, demanda que la section française de la nouvelle Internationale gardât le nom "glorieux" de "socialiste". Il ne fallut pas moins que le célèbre télégramme de Zinoviev pour venir à bout de ces résistances à une application intégrale des résolutions du II^e Congrès de l'I.C. Cela n'empêcha d'ailleurs pas le parti communiste français de se constituer sur la base d'un compromis pourri. En consé-

quence, il abrita une grande variété de courants hétérogènes, le Comité pour l'adhésion, constituant lui-même une véritable "fraction" interne nourrissant des nostalgies pour le syndicalisme, tandis que la direction politique et la presse tombaient dans les mains de gens dont le passé était taché par leur adhésion à la guerre impérialiste : ce n'est évidemment pas leur ralliement tardif et sentimental à la révolution d'octobre qui suffisait à effacer ce fait, d'autant moins que, tout en la considérant comme un événement historique grandiose, ils estimaient que ses grands enseignements stratégiques et tactiques ne les engageaient nullement. Le résultat fut qu'à peine né, le P.C.F. était déjà en crise et que cette crise dura jusqu'à ce qu'il se soumette totalement aux diktats du stalinisme, ce qui fut la rançon de son vice d'origine.

En Allemagne, le légalisme foncier des Lévi et Cie, leur nostalgie pour les Indépendants, leur maladie de l'unité à tout prix, leur propension à marcher à la remorque du mouvement réel, camouflée en horreur des putschs, préparèrent le terrain à la fusion désastreuse avec l'aile gauche des Indépendants qui, au Congrès de Moscou, ne s'était en rien distinguée de la droite, sa volonté de suivre les directives de ce dernier ne pouvant suffire à l'en différencier. Le résultat fut encore pire qu'en France. Tout d'abord trois mois après la fusion, le V.K.P.D. (parti communiste unifié d'Allemagne) se scinda en deux et ses deux "présidents" Lévi et Däumig, furent expulsés en même temps que de nombreux militants pour avoir critiqué la scission de Livourne entre communistes et centristes, et surtout pour avoir dénoncé publiquement "l'action de mars" à un moment où les ouvriers continuaient à se battre dans les rues, justifiant ainsi par avance la nouvelle vague de répression anti-communiste et anti-ouvrière à laquelle se préparaient la police et la justice social-démocratique de Weimar. En outre, d'un mois sur l'autre, le Parti se mit à osciller entre, d'une part, un immobilisme qui était le digne pendant de son rapprochement avec le Parti Indépendant (lettre ouverte de janvier, et au même moment, nouvelle édition du "national-bolchevisme", puis nouvel accès de l'éternelle phobie du putschisme en mars) et, d'autre part, "l'offensive" aveugle, quoique parée de doctes justifications théoriques. Finalement, après de sévères rappels à l'ordre de Lénine et de Trotsky qui étaient plus que justifiés, il retomba dans un légalisme encore pire que celui qui avait valu à Lévi d'être exclu (tactique de l'appui loyal aux gouvernements sociaux-démocrates de Saxe-Thuringe à la fin de 1921 et au début de 1922).

Tous ces faits ne justifiaient que trop les avertissements de la Gauche italienne sur les dangers du manque d'intransigeance. Pourtant, au moment

même où elle les donnait, elle se rendait bien compte qu'au cas où la situation aurait évolué vers un octobre européen, la méthode "élastique" pratiquée pour attirer sous la direction de fer de Moscou quelques partis dans lesquels militaient des masses poussées à l'action de rue par la crise d'après-guerre aurait pu se révéler non seulement justifiée, mais féconde, puisque fondée sur une réalité objective.

En Italie, où il apparaissait clairement à la Gauche que la "grande occasion" révolutionnaire était passée, mais où le problème de la formation de l'organe dirigeant des masses ouvrières, le parti communiste, restait entier, le processus fut tout différent : le II^e Congrès eut pour résultat d'orienter des éléments socialistes et para-socialistes (comme les hommes de l'"Ordine nuovo") vers Moscou. Des militants sincères étaient disposés à rompre avec le vieux parti. Mais l'état d'esprit le plus général inclinait à une tolérance relative au moins à l'égard des Serrati et Cie. Grazladi n'était donc pas le seul à rêver de "passerelles" entre communistes et centristes, et d'expédients tels que la dénomination "parti socialiste-communiste" pour regrouper la majorité de l'ancien parti dans le nouveau. La Gauche eut le mérite de bannir cette basse cuisine social-démocratique et de poser la question de la formation du parti sur la base de toutes les thèses fondamentales du II^e Congrès, sans se préoccuper de savoir si elle était "majoritaire" ou non. Pour elle, la scission devait se faire selon les décisions de Moscou, c'est-à-dire le plus à gauche possible. Le parti communiste devait avoir pour base un programme non pas national, mais international, ne laissant subsister ni équivoque ni échappatoires, et offrir aux prolétaires une physionomie distincte de celle de tout autre parti tant soit peu démocratique, légalitaire et parlementariste, et l'image de "homogénéité". Ce programme devait être impératif pour quiconque voulait adhérer au Parti communiste d'Italie, section de l'Internationale communiste. Il ne devait être l'objet d'aucun marchandage, il n'était pas "mis aux voix" : il était à prendre ou à laisser.

C'est sur la base de ce programme que la scission se fit. La Gauche dirigea le nouveau parti avec beaucoup d'unité et de continuité. Elle prouva ainsi par les actes que son intransigeance ne lui était pas dictée par l'aspiration à une pureté abstraite, mais par des considérations théoriques de portée pratique décisive. Sans

unité de programme, sans clarté dans la tactique, sans rigueur dans l'organisation, il ne peut en effet y avoir ni unité et continuité d'action du parti, ni centralisation. Or la centralisation est indispensable pour préparer le parti à se transformer en une authentique armée révolutionnaire au moment crucial et à donner l'assaut à la forteresse de l'Etat, cœur de la société capitaliste, avec le maximum de clarté dans la perspective et de fermeté dans l'action.

Sur cette base de granit, le P.C. d'Italie put étendre son influence sur les masses, grâce à une vigoureuse action syndicale et en dirigeant une avant-garde dans la lutte armée contre le fascisme. Jamais par contre elle ne céda à une théorie de "l'offensive à tout prix"; jamais elle ne fit la moindre concession à la conception opposée et tout aussi peu marxiste, c'est-à-dire au refus de toute action offensive, un tel type d'action étant partie intégrante de la défensive. Elle évita ainsi les deux écueils majeurs qui provoquèrent le naufrage des partis nés d'une scission trop à droite et d'ailleurs superficielle et qui, nombreux, mais hétérogènes, ne surent pas les éviter.

Faute de temps, le rapporteur n'a pu développer entièrement ce point. Il a néanmoins montré l'abîme qui séparait la conception militante que la Gauche avait du parti de celle de Gramsci, si à la mode aujourd'hui. Or, même après le II^e Congrès, celui-ci a continué à se bercer de la douce vision d'un parti semblable à l'Eglise des premiers chrétiens, préfigurant sur terre la vie future et cultivant les vertus individuelles d'hommes "nouveaux", exempts des péchés de la société moderne. Dans sa polémique avec Bakourine, Engels avait déjà réfuté cette conception. Il avait montré qu'elle ne pouvait conduire qu'à "l'organisation d'esclaves vils et rampants, accueillant les coups prodigués par des remerciements et qui n'assurèrent la victoire de leur religion qu'en rampant pendant trois siècles, méthode que le prolétariat n'imitera en aucun cas ! Or, selon M. Bakourine, nous devrions, à l'instar des premiers chrétiens qui prenaient leur paradis imaginaire pour modèle de leur organisation, prendre pour modèle le paradis social futur né de son imagination, priant et espérant au lieu de combattre."

Or, ce n'est ni l'espérance ni les prières qui font le parti : sa fonction est "le combat ou la mort", et son organisation est celle d'une milice active !

VIENT DE PARAITRE :

PROGRAMME COMMUNISTE N° 58

SOMMAIRE

- La tragédie vietnamienne confirme les positions classiques du communisme
- Sur « Le Hasard et la Nécessité » : Comment M. Monod terrasse la dialectique
- La Gauche marxiste d'Italie et le mouvement communiste international

Le numéro double: 10 F. Commandes au "Prolétaire"

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur notre changement d'adresse. Celle-ci est désormais :

"LE PROLETAIRE"

B. P. 266

13211 - MARSEILLE CEDEX 1

Correspondance :

• le prolétaire •
B. P. 266

13211 - Marseille Cédex 1

Versements :

• le prolétaire •
C.C.P. 2202-22 Marseille

Abonnements :

• le prolétaire • :

1 an : 15 F (150 FB)
6 mois : 8 F (80 FB)
pli fermé : 27 F et 14 F
par avion : 25 F et 13 F

• programme communiste • :

1 an : 15 F (150 FB)

• programme communiste •
et • le prolétaire • :

1 an : 30 F (300 FB)

Bulletin d'abonnement

NOM : _____

prénom : _____

adresse : _____

• • prolétaire • • : 6 mois

• • prolétaire • • : 1 an

• • programme communiste • •

• combiné

(rayer les mentions inutiles)

"Actions armées et conscience de classe"

(Suite de la 1^{re} page)

quelle, à l'époque impérialiste, les révolutions démocratiques bourgeoises seraient devenues impossibles. Donc, les révolutions chinoise, algérienne, indochinoise, cubaine, etc., ou bien ne seraient en rien des révolutions, ou seraient des révolutions socialistes, bien que le prolétariat ne les ait nullement dirigées, et qu'elles se soient produites sans parti communiste et sans programme marxiste, ce qui permet à un Mandel de

placer sa théorie des "élites" bonnes pour tout usage et susceptibles de se développer dans n'importe quelle direction. Le pro-terrorisme individuel, comme les tendances pro-guerrilla du Secrétariat Unifié et des courantsariat de lui n'est au fond que l'expression de leur passage à un anti-impérialisme tiers-mondiste qui n'a rien à voir avec la doctrine de Marx et de Lénine, et qui "redécouvre" au contraire le pire populisme, celui qui porte un masque "socialiste".

sonnelle de la révolution permanente, Trotsky ne réussit jamais à la dépasser pour accéder réellement à la théorie de la révolution permanente selon Marx et Lénine (1).

Par exemple, l'extrait que nous citons d'après l'article **Actions armées et conscience de classe** publié dans le numéro 5 (décembre 1972) de la revue bilingue de L.O. "Lutte de Classe", aurait pu être approuvé par le Trotsky de 1904, qui divaguait sur Robespierre, guillotinant Karl Marx comme "modéré", et sur Lénine comme "caricature de Robespierre", mais non certes par le Trotsky de **Terrorisme et Communisme**. L'article de L.O. vise des éléments qui, par exemple dans la IV^e Internationale, adoptent l'attitude déjà mentionnée envers des "concep-

tions et des méthodes indéniablement plus proches de celles de Bakounine que de celles de Marx et de Lénine" :

« Certes, déclarent-ils, car ils ont feuilleté les classiques, nous ne faisons pas de toutes violences, vertu. Nous savons bien que la terreur et la violence peuvent être aussi bien au service de la réaction. Nous n'ignorons pas que la bourgeoisie française de 1793 établit son pouvoir et l'assura à l'ombre de la guillotine. (Et alors ? Pourquoi elle faire autrement ? Et ce pouvoir était-il alors réactionnaire ou révolutionnaire ? — NdR), cette même bourgeoisie (!!!-NdR) qui n'hésita pas plus quand il fallut noyer dans le sang la Commune de Paris en 1871. Nous ne mettons pas, prétendent-ils, un signe légal entre la terreur qu'exercent les exploités et celle dont peuvent user les opprimés et les exploités dans la lutte pour leur émancipation. »

l'opinion" est un trait caractéristique de la démocratomanie !!), et qui consiste à vouloir faire le bonheur des peuples à leur insu, quand ce n'est pas contre eux. »

La phrase finale est tout simplement indécente, et il est grave que des gens qui se réclament de **Que faire ?** aillent ensuite chercher des arguments de ce genre dans le bric-à-brac social-démocrate, libéral, etc. Les adhérents de L.O. ne se rendent apparemment pas compte que de telles définitions du stalinisme ne servent exclusivement qu'à "démontrer" sa filiation avec le bolchevisme (avec l'éternelle histoire de Kronstadt et de Makno, leitmotiv de l'anticommunisme viscéral). Les marxistes, eux, n'inventent pas des "impératifs catégoriques", des "hommes comme fin et non comme moyen", et autres décorations de l'opérette viennoise des Bauer et Adler : Qu'on lise un peu leur morale et la nôtre de Trotsky, en 1939. Les marxistes savent qu'on ne peut "tromper les classes dominantes", mais que le prolétariat, lui, est quotidiennement "trompé". Pour le mener à la lutte, il est absurde de penser qu'il doit être d'abord et dans sa totalité, **détrompé**. Dans la mesure où les communistes "ne cachent pas leurs buts" — car sinon, sans tromper pour cela les classes dominantes, ils renforceraient au contraire leur domination idéologique sur le prolétariat — ils ne s'imaginent pas pour cela que tout ou même la majorité du prolétariat puisse se mobiliser **consciemment**. C'est précisément parce que dans le prolétariat, cette prise de conscience ne peut être que minoritaire et que, d'autre part, le mouvement physique des masses ouvrières poussées à la lutte par leurs conditions matérielles ne pourrait trouver sa direction ni pour prendre, ni pour conserver le pouvoir, ni pour démolir les rapports de production bourgeois sans la "tête pensante", consciente du programme, l'organe parti, que l'organisation politique préliminaire est indispensable et elle forme en introduisant de l'extérieur la conscience révolutionnaire dans les secteurs avancés de la classe, toujours, qui est par définition, toujours **une partie** de celle-ci ; le parti, **organe** de la classe ouvrière dans sa tâche historique de foudroyer du capitalisme, ne comprend cependant dans ses rangs qu'**une partie** du prolétariat comme donné "sociologique", ensemble des individus ayant la même fonction dans l'économie.

Ceci est parfaitement correct, et nous pourrions y observer, comme est correcte l'observation que les tiers-mondistes identifient de façon non-critique la cause nationale-révolutionnaire des peuples opprimés avec leurs directions actuelles (pour l'ETA basque, cependant, il n'est pas question évidemment de parler de "nationalité" !), faisant un "amalgame qui permet tous les tours de passe-passe" même, ajouterons-nous, en ce qui concerne le simple caractère démocratique-radical de la lutte qu'ils baptisent "socialiste". Il est également vrai que :

« A partir d'une telle conception, il n'est pas surprenant non plus de les voir rejeter, même quand, du bout des lèvres, ils proclament le contraire, la nécessité de construire un parti ouvrier révolutionnaire. En effet, puisque quelques dirigeants intrépides suffisent à exprimer les aspirations des masses, puisqu'il suffit d'un commando décidé pour accomplir l'œuvre des opprimés, pourquoi perdre son temps à forger un parti ? »

(A suivre)

Appréciation marxiste des mouvements révolutionnaires démocratiques

Comme l'écrivait Lénine dans **Ce que sont les Amis du Peuple** (1894) :

«... je parle de la nécessité de rompre avec les idées petites-bourgeoises du socialisme. Les théories petites-bourgeoises (soutenues par les "populistes libéraux" comme N.K. Mikhaïlovsky - NdR) sont INCONTESTABLEMENT réactionnaires POUR AUTANT qu'elles se présentent comme des théories socialistes. (...) La petite-bourgeoisie est progressive dans la mesure où elle formule des revendications démocratiques générales, c'est-à-dire où elle lutte contre toutes les survivances du moyen-âge et du servage ; elle est réactionnaire dans la mesure où elle lutte pour le maintien de sa situation en tant que petite-bourgeoisie, en s'efforçant d'empêcher le développement général du pays dans la voie bourgeoise, de le faire rétrograder. Des exigences réactionnaires de cet ordre (...) sont généralement dissimulées sous le prétexte plausible de la défense des travailleurs ; mais en réalité, elles ne font évidemment qu'aggraver leur situation, tout en rendant plus difficile la lutte pour leur émancipation.

Il convient de distinguer rigoureusement entre ces deux aspects du programme petit-bourgeois, et, en déniant tout caractère socialiste à ces théories, en luttant contre leurs côtés réactionnaires, il ne faut pas perdre de vue leurs aspects démocratiques (...) la lutte aux côtés de la démocratie radicale contre l'absolutisme, contre les castes et les institutions réactionnaires, est pour la classe ouvrière un devoir impératif ; les social-démocrates (marxistes - NdR) se doivent de le lui rappeler, sans oublier un instant de lui faire comprendre en même temps que la lutte contre toutes ces institutions n'est indispensable que comme moyen de faciliter la lutte contre la bourgeoisie, que la satisfaction des revendications démocratiques générales n'est qu'un moyen pour l'ouvrier de débayer la route conduisant à la victoire sur l'ennemi principal des travailleurs, sur le capital. Le capital, institution purement démocratique de par sa nature, est particulièrement enclin chez nous, en Russie, à abandonner son caractère démocratique et à faire bloc avec les réactionnaires pour mater les ouvriers, pour entraver plus efficacement la naissance du mouvement ouvrier. (O.C. t. 1, pp 312 à 316).

Critique par "Lutte Ouvrière" des positions du secrétariat unifié

C'est le cas de gens qu'on pourrait appeler des "purs trotskystes" comme **Lutte Ouvrière**, dont les erreurs théoriques et politiques dérivent, pour une grande part des erreurs de Trotsky lui-même, plus nettement que pour d'autres groupes soi-disant Trotskyistes, comme la Ligue Communiste, l'OCI-AJS (lambertiste), les "erreurs et les pablistes". Par "pablistes de Trotsky", nous entendons

Il s'agit, faut-il le préciser, de positions qui se retrouvent dans les *Thèses sur la question nationale et coloniale* au II^e Congrès de l'Internationale Communiste, et dans les débats du Congrès des peuples de l'Orient à Bakou, auxquels nous renvoyons le lecteur. Il est donc évident que ces "léninistes" d'opérette prennent tout simplement pour argent comptant les oripeaux "socialistes" du mouvement national-révolutionnaire antimétropolitain, et gobent comme le nec plus ultra de la tactique marxiste leurs modalités de lutte. Comme de juste, on en trouve d'ailleurs toujours un en royal allé que le roi, et il suffit pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur le trop célèbre opuscule de Régis Debray, **Révolution dans la Révolution**, dans lequel les trotskystes du Secrétariat Unifié sont critiqués d'un point de vue ultra-tiers-mondiste.

Ceci posé, il faut cependant mettre en garde contre le danger d'une certaine forme de critique à ce type de terrorisme individuel (nous ne parlons pas, bien sûr de critiques "morales" propres aux pacifistes béhélants et rampants et aux chrétiens de tout poil), critiques qui dépassent leur but, dans la mesure où elles opposent à l'idéalisme petit-bourgeois du tiers-mondisme une vision fondamentalement ouvrière — se rattachant en cela, inconsciemment au "fatalisme révolutionnaire" antiputschiste d'origine luxembourgeoise - spartakiste, et repris ensuite à fond par Pannekoek et le KAPD, fatalisme révolutionnaire organiquement lié au **spontanéisme**.

Le danger est sérieux, et non imaginaire, et l'on peut y tomber même à partir de positions correctes, mais développées de façon non dialectique. Et il est significatif qu'on y voie tomber non seulement les ouvriers et spontanés déclarés (qui attendent la révolution comme le fruit de l'assentiment et de la "prise de conscience" unanime, ou presque, du prolétariat), mais aussi des éléments qui prétendent partir de positions rigoureusement marxistes, et se réclament de la glorieuse tradition bolchevique, en se proposant par exemple (reste à savoir ce que devient l'intention dans la pratique !...) d'adopter des "critères bolcheviques" dans la formation du parti.

les déviations de l'orthodoxie marxiste qui marquent son activité avant octobre, et après la mort de Lénine, déviations en face desquelles il faut rappeler le magnifique travail communiste du Trotsky "Carnot du prolétariat", et certaines de ses contributions même postérieures à la formulation de la fameuse théorie de l'Etat ouvrier dégénéré et du prolétariat ; quant à sa théorie per-

(1) Voir le numéro spécial de **Programme Communiste** (N° 57) sur le Trotskyisme.

Une critique qui dépasse son but

Nous ne savons pas si le rédacteur de L.O. a voulu ridiculiser la confusionisme des "trotskystes" à la Mandel, ou plutôt des maoïstes et mao-spontanéistes, mais c'est fort probable. Cependant, l'allusion à 1793 est digne du Kautsky de 1919, et la précision qui suit sur la bourgeoisie du Comité de Salut Public comme étant "la même" que celle qui réprima la Commune en 1871 traduit un manque de sens historique, et de sens tout court, tel qu'elle ferait supposer que le typo a glissé par erreur ou malice dans l'article un extrait du *Ni Dieu ni Maître* de l'ex-trotskyiste actuellement anarcho-syndicaliste Daniel Guérin. Pourtant, même un révolutionnaire de la trempe de Blanqui avait fait sur Robespierre des bévues colossales — voir sa préface aux *Hébertistes* de Gustave Tridon en 1865 — et Blanqui n'était pas précisément un... spontanéiste ! On voit là l'incapacité, d'origine typiquement **Froudhonienne**, de distinguer entre le rôle révolutionnaire et réactionnaire de la bourgeoisie (et plus encore, de la petite-bourgeoisie) démocratiques. Pire encore, ce paragraphe insinue que la guillotine est un "emprunt à la bourgeoisie", comme le prouvait entendre Trotsky en 1904, et que la dictature prolétarienne se passera d'instruments de ce genre. Un d'instruments de ce genre. Un d'instruments "trotskystes purs", à plus forte raison s'ils n'ignorent pas que le **Que faire ?** de Lénine : fermez vos **butts politiques**, ouvrez votre **Terrorisme et Communisme**, et laissez les sornettes anti-jacobines aux mao-spontanéistes et à leurs honteux imitateurs.

Lisons la suite de l'article de **Lutte de Classe** :

« Et effectivement, aucun révolutionnaire ne peut contester aux opprimés le droit à la révolte (l'expression est banalement idéaliste, mais on verra par la suite qu'il s'agit non d'une reconnaissance morale, mais d'une solidarité active-NdR). Bien piètre marxiste serait celui qui monnèlerait son appui au paysan qui s'in-

Où L. O. vire de bord...

Mais cette critique tout à fait justifiée est immédiatement violée et annulée par l'observation suivante, qui se situe cette fois sur le terrain de la vulgaire déclaration démocratique. Que le lecteur en juge :

« Quelques individus sans peur, politisés (?? que l'on pense à ce que pouvait être la "politisation" initiale d'un Castro ou d'un Clénfuegos ! - NdR),

détenteurs de la vérité (NdR, ceci est une pure idiotie : le parti aussi "détient la vérité", sinon, ce n'est vraiment pas la peine de le construire...) devraient suffire. On retrouve derrière cette conception la mentalité et l'idéologie qui est la seule leçon que le stalinisme ait su donner aux colonels des pays sous-développés (NdR, la "colone-

directeur - gérant
F. GAMBINI

imprimerie - Lino-imp -
1. 3. 5, boulevard Schœssing
MARSEILLE (X^e)
Tél. : 77.92.48

distribué par les N.M.P.P.